



UNION NATIONALE DES AMICALES DE CAMPS DE PRISONNIERS DE GUERRE
(Reconnue d'utilité publique)
Inscription Commission Paritaire n° 786-D-73

EDITION DE L'AMICALE DES STALAGS
VB et XA, B, C.

Rédaction et Administration :
46, rue de Londres, 75008 Paris
Téléphone : 522-61-32 (poste 24)



Compte Chèque Postal : Amicale VB-XABC : 4841-48 D Paris.

On écrit au « Lien »

Mon Cher Président et Ami,

J'ai lu, dans le n° 388 du Lien (Juillet-août 83) un article de notre camarade Terraubella, sous la rubrique « Notes de lecture », page 3.

Loin de moi l'idée d'engager une polémique. Mais au milieu d'éloges flatteurs se trouve une chose que je ne puis passer sans une brève réponse, parce qu'elle fait peser une suspicion sur les motifs de mon retour anticipé de captivité.

Je lis « en août 1943, intervient une libération anticipée, inexplicable (ce mot en gros caractères) du guéfangue. Alors peut-être, mais trente-cinq ans après ?... »

A propos d'une note de lecture

Dans un récent article, notre camarade TERRAUBELLA a analysé le récit d'un nommé Roger DENIS qui, on s'en doute, n'est autre que l'auteur, et qui a pour titre « Les aventures d'un guéfangue ».

Il l'a fort bien lu, et dit-il, d'un trait, ce qui laisse à penser que l'ouvrage n'est pas ennuyeux. C'est déjà quelque chose, mais en outre, TERRAUBELLA en a apprécié le style, en des termes flatteurs, parmi lesquels un « bon chic, bon genre, aseptisé » qui constitue une certaine réserve. On ne m'en voudra pas cependant de préférer cela au flot d'ordures vomis à jet continu par mes contemporains.

In cauda venenum. Traduction libre pour ceux qui n'ont pas fait de latin ou l'ont oublié : c'est à la fin de l'article que se trouve le venin. Je lis : « En août 1943 intervient une libération anticipée, inexplicable (ce mot en grosses lettres) du Guéfangue. Alors, peut-être, mais trente-cinq ans après ? »

Je vais donner à TERRAUBELLA l'explication qu'il souhaite, en lui faisant remarquer que le brigadier Denis n'avait pas à disculper l'auteur

Cette explication, je la donne, considérant qu'elle n'est en rien déshonorante, mais que devient l'esprit de camaraderie entre amicalistes ! C'est la première fois, en trente-cinq ans, que ce « mystère » est évoqué !

Je compte donc sur toi pour faire insérer ma réponse en proposant le titre « A propos d'une note de lecture », aux mêmes lieu et place que l'article de Terraubella, et te remercie de veiller à ce qu'elle paraisse sans trop tarder.

Sentiments amicaux.

M° DELEAU-DESHAYES.
Avocat à la Cour Honor.
Ancien Agréé.
63, rue de Rivoli - Paris.

J'ajoute, pour répondre à une autre critique que j'ai peut-être été trop sévère à l'égard de ceux qui ont fait « carrière » au Stalag proprement dit. Il y eut certainement parmi eux de braves types, comme le prouve l'accueil fait à ceux qui « descendaient » du Staflager, que je n'ai eu garde d'oublier dans mon récit.

Marcel DELEAU-DESHAYES.
Ancien vice-président de l'Amicale des XABC.

Pour conclure

Loin de moi l'idée, quand j'ai rédigé la « Note de lecture », non obligé, sur le bouquin de Deleau-Deshayes, de jeter « in fine » ou « in cauda » une quelconque suspicion sur les circonstances de la libération anticipée du héros Roger Denis, alias l'auteur.

Tant de prisonniers, plusieurs centaines de milliers, ont à des titres divers bénéficié d'une telle mesure, que je n'arrive pas à comprendre le pourquoi d'une réaction aussi excessive que celle-ci. Dans la quasi totalité, les libérations anticipées dont il s'agit résultèrent de la politique menée conjointement à l'époque par le gouvernement de Vichy et les Allemands. Dans son ouvrage très documenté sur la captivité, le professeur Yves Durand l'explique clairement (Cf. Chapitre 15, p. 310-333).

Ayant lu avec intérêt et attention le livre de Deleau-Deshayes, j'ai été conduit, par simple curiosité de lecteur et sans aucune intention malveillante, à m'interroger sur les raisons qui valurent à son héros une libération si « inespérée » alors, et que le récit d'aujourd'hui ne nous révèle pas. D'où naïve question en sa maladroite forme qui me vaut l'indignation de Deleau-Deshayes.

Sa mise au point, très explicite et très nette, n'appelle de ma part aucun commentaire, même si, à l'égal d'un infirmier ou d'un cheminot, « l'Agréé du Trésor » fut le seul de son espèce dont le gouvernement d'alors réclama le retour, et finit par l'obtenir. Un « mystère » auquel je n'avais nullement pensé se trouve ainsi éclairci !

Au-delà donc d'un « différent » qui n'aurait pas dû être, je puis assurer Deleau-Deshayes, qui s'en inquiète, que « l'esprit de camaraderie entre amicalistes » existe toujours, de même que subsiste, sans nuire à l'amitié, la franche discussion au sein de l'Amicale des VB-XABC.

J. TERRAUBELLA.

Souvenirs

Vacances ! Voyages de plaisir ! Promenades des matins d'été...

Et dans nos heures de solitude : les souvenirs.

Car, de nos années perdues, nous en avons ramené un joli paquet de souvenirs.

Des bons et des mauvais.

Des souvenirs qu'on a ramassés sur un bout de chemin de vie et qu'il faut cueillir quand ils émergent du brouillard du passé, si l'on ne veut pas les voir sombrer à jamais dans l'oubli.

Des souvenirs personnels, chacun en a un beau bagage.

On n'essaie pas de vivre pendant cinq années de ténèbres sans en avoir.

Mais ceux-là nous les réservons pour la Petite Histoire.

Tandis que, pour la Grande, la Vraie, Notre Histoire, ce sont les souvenirs communs, ceux que nous avons vécus ensemble qui sont les seuls vrais dignes d'y figurer.

Car ces souvenirs, qui viennent d'un passé déjà lointain, nous aimons à nous les raconter au hasard des rencontres, témoins fidèles de nos heures de souffrance.

Vous rappelez-vous, mes camarades...

Ce matin d'hiver où le personnel de l'hôpital de Villingen est rassemblé dans l'étroite bande de terrain jouxtant les bâtiments sur la partie sud pour la séance d'éducation physique journalière.

Ah ! cette séance d'éducation physique !

Dernier supplice inventé par une Kommandantur en délire !

A 6 heures du matin, par 20 degrés au-dessous de zéro, sur une allée recouverte d'une épaisse couche de neige gelée et glissante !

Est-il besoin de rappeler ici la bonne volonté apportée par les prisonniers ?

Etre tirés du lit par les vociférations du sous-officier allemand de service : « Tout le monde dehors pour le rassemblement ! », avec les « Raouss ! Los ! » et autres locutions d'usage !

Ce matin-là, le rassemblement avait été laborieux. Le brave Muller, transformé en chien de berger, fouillait dans tous les recoins de l'hôpital à la recherche d'un maximum de candidats culturistes.

A six heures et demie, il y avait sur l'aire réservée aux ébats sportifs, une cinquantaine de martyrs.

Trois Allemands, — un Unteroffizier, un Gefreiter et un simple soldat —, avaient cru bon de venir superviser la manœuvre.

Alignés sur quatre rangs, face à l'hôpital et battant la semelle pour combattre l'engourdissement causé par le froid, nous attendons le bon vouloir de ces messieurs.

« Potalier ! » hurle le sous-officier allemand.

Il faut vous dire que, depuis la veille, pour justifier sa présence à l'hôpital, malgré une santé florissante et cinq tentatives d'évasion, l'homme-serpent du stalag avait été nommé, par la grâce de Wintermantel, le médecin-chef allemand, moniteur d'éducation physique pour le personnel.

Nomination qui n'enchantait ni le préposé, ni les futurs élèves.

Notre ami Potalier s'avança donc aux ordres.

Le sergent allemand expliqua, par le truchement de Muller, ce qu'il attendait du nouveau professeur.

Celui qui n'a pas vu le sympathique Potalier, face à la meute décourageante de ses cinquante camarades, n'a jamais rien vu de sa bougre de vie.

Le pauvre Marc, les bras écartés, nous regardait l'un après l'autre et sa mimique désolée attestait hautement qu'il était loin de goûter cette sinistre plaisanterie.

Nous compatissons tous à son énorme peine. Enfin, l'un de nous, du premier rang, l'exhorta à la résignation : « Ça ne fait rien ! Vas-y ! Fais-nous déhotter, on gèle ! ».

Rassérénié, Potalier lança un « Garde à vous » étranglé par le froid.

Un roulement de talons lui répondit. Vingt secondes après, ça pétait encore au dernier rang.

« Quelques mouvements pour vous mettre en train ».

Et ce fut une débauche de gags irrésistibles qui déchaînaient le fou-rire parmi nous. Les mains aux hanches et fléchissements des membres inférieurs ressemblaient plutôt à des accroupissements prolongés aux Aborts qu'à des mouvements de culture physique. La marche sur la pointe des pieds, les bras levés vers

le ciel tout noir, firent s'exclamer le brave Toto : « Allons, les gars, comme en 40 ! Moins les mitraillettes au derrière ! »

Pour terminer la séance, le sergent allemand créta « dix minutes de marche au pas cadencé ! » Minutes qui furent les bienvenues, car on gelait littéralement. On y mettait un tel cœur à l'ouvrage que notre allemand ordonna à Muller de nous faire chanter. Le silence le plus complet répondit au commandement de l'interprète. On aurait dit une démonstration de la chorale de Piat un jour de 14 juillet. « Allez, quoi, chantez et ça sera fini ! » implorait Muller. Mais rien, toujours le silence. Puis, de la tête de la colonne, un air prit son essor : « Alli, Allo... Bande de salauds ! ». Et toute la petite troupe reprit en chœur : « Alli, Allo, bande de salauds, oh, oh, oh... » Mais personne n'en connaissait davantage. Flatté, mais quelque peu déçu que sa chanson préférée fût ainsi écourtée, l'allemand, qui, heureusement, ne connaissait pas un piètre mot de français, commanda une chanson française.

Une chanson de notre pays devant ces sagouins ! Non ! Il n'aurait rien le Chleuh !

Et la marche continuait en silence.

L'allemand commençait à s'énerver. Muller s'époumonnait : « Chantez, bon sang de soir ! Chantez n'importe quoi, mais chantez et ce sera fini ! »

Alors, de la colonne, une voix, une seule, s'éleva dans le silence du matin.

Une voix aigrette qui chantait :

« Ah ! la bonne soupe aux choux

Qu'on va bouffer ce midi ».

Un éclat de rire général, immense, couvrit la voix du chanteur. Médusé, l'Unteroffizier restait sans réaction. Qui avait bien pu déchaîner une telle hilarité ? Voulant en connaître la raison il appela Muller qui, tout en riant, lui traduisit les paroles de la chanson.

Il eut le bon esprit d'en rire et d'arrêter là notre première leçon d'éducation physique.

Le mauvais temps vint par la suite contrarier le programme établi et cette séance n'eut pas de réédition, au grand contentement de l'ami Potalier qui, grâce à la neige qui tombait sans arrêt, occupait la plus belle situation qu'un prisonnier eût jamais rêvée.

H. PERRON.

LES ÉGOUTS DU CAMP DE VILLINGEN (suite)

LES CHEMINS DE LA LIBERTÉ

Que faire entre ces quatre murs : ouvrir le bat-flanc, me coucher, me reposer et tuer le temps, mais surtout me réchauffer. Je m'enveloppai dans la couverture et m'endormis. Le sommeil fut de courte durée et je fus réveillé par le hurlement d'un géolier qui ouvrait la porte, me fit comprendre que je ne devais pas me coucher le jour, et ne devais pas décrocher le bat-flanc du mur. Il était accompagné d'un K.G. français qui me tendit un morceau de pain noir. La porte refermée je m'asseyais sur la planche-tinette dans l'angle de la cellule en suçant mon pain et attendant la suite... qui ne vint pas. Ce fut la seule visite que j'eus ce premier jour.

La nuit venue je m'enveloppai dans la couverture et m'endormis après avoir frappé au mur.

Très tôt le lendemain matin, la porte s'ouvrit avec fracas et un « raus » rapide. Je bondis à la porte restée ouverte, et vis un spectacle hilarant. Le garde-chiourme ouvrait toutes les cellules ; de chacune d'elles sortait en courant le prisonnier, son « pot » d'une main, son verre de l'autre. Tous se dirigeaient vers le même coin du bâtiment : le lavabo.

Je vis Louis qui regardait comme moi le manège et m'approchant, je m'entretins avec lui. Heureux de nous retrouver quelques minutes il me fit part de l'espérance qu'il avait de ne pas rester longtemps dans ce lieu. Nous primes le chemin du lavabo comme les autres, avec nos « pots » et nos verres.

Un sous-officier français, à l'entrée, nous dit : « Vite, vous deux ! » Il était le responsable de la corvée et nous expliqua : « Vous avez vingt minutes pour vous laver, laver votre pot de chambre, nettoyer votre cellule et replier votre lit... En vous refermant, le schleu inspecte ».

Une seule fontaine, en rond, avec de petits robinets d'où l'eau coulait avec parcimonie et petitement captée par les hommes qui se disputaient les places pour se laver, d'autres pour boire, pendant que les « pots » étaient basculés au milieu d'eux dans le bac qui vidangeait ; les éclaboussures provoquaient un brouhaha d'imprécations et d'injures.

Champagne LECLERE

(Fils de A. LECLERE ex-P. G. V B)

Manipulant

CHAUMUZY - 51170 FISMES

Livraison à domicile.

Demandez prix

Le premier jour, ces gars me parurent nerveux et méchants, mais je compris ensuite que ces vingt minutes étaient attendues impatientement et que chacun était heureux de pouvoir se rencontrer, comme nous le fûmes, Louis et moi, par la suite.

Au coup de sifflet, les géoliers refermaient les portes après avoir inspecté les cellules.

Les jours s'écoulaient avec la corvée du matin, le morceau de pain noir, le verre d'eau. Tous les trois jours nous descendions pour recevoir une soupe que des camarades nous apportaient du Stalag X A. La distribution se faisait l'un derrière l'autre, dans le calme, le silence et très surveillés. On remarquait de nouvelles têtes, d'autres manquaient. Nous remontions dans nos cellules, heureux de cette « soupe de rutabaga » dont la vapeur nous réchauffait le nez et dont nous aurions souhaité plus souvent la distribution.

Je m'habituais à la faim, qui, dans les débuts me rongea l'estomac. J'avais ramené, une fois, un verre d'eau pour boire dans la journée, mais il s'était transformé en glaçon. Je n'osais pas regarder le septième de boule de pain qui était dans le trou du mur et qui devait faire la journée.

Un après-midi, un feldwebel vint me chercher et me dit : « Tu sais parler allemand, viens ! » Je le suivis à l'étage supérieur, il ouvrit une cellule et je vis un yougoslave assis et recroquevillé dans un coin : « Demandez-lui pourquoi il a sonné ? me dit l'allemand... Je parlai en allemand, en français, l'homme restait muet. Je fis remarquer que c'était un serbe et qu'il ne comprenait rien à mes paroles ; je me penchai vers lui, en expliquant par gestes qu'il ne devait pas sonner sans motif grave. Je réintérai ma cellule, mais, un quart d'heure plus tard, de nouveau le sous-officier venait me chercher... Même cellule... même question sans réponse !... Alors, une terrible volée de coups de matraque s'abatit sur la tête et le corps du prisonnier, acculé dans son coin, et qui hurlait de souffrances. Reculant vers la porte, je restai en retrait, lâche, peut-être ?

Cette journée me fut pénible ! Dans cet état d'apathie que j'éprouvais ici, des cris m'arrivaient des cellules environnantes sans que j'y prenne attention... mais de ce jour, ce fut pour moi un

cauchemar continu. Je fus encore une fois le témoin forcé de la même scène avec un prisonnier français. En entrant dans sa cellule avec l'allemand, l'odeur du tabac me saisit à la gorge, la fumée, non dissipée, changeait la couleur bleu des murs en vert. « Comment as-tu trouvé ce tabac ? Qui te l'a donné ? » Je traduisis. « Je n'ai pas fumé ! me répondit-il » Alors la punition fut terrible. Cela dura assez longtemps : sans interruption, la matraque tombait sur la tête et les membres du pauvre gars... Il avait fumé, c'était certain et trop visible. Blessé, sanguinolent, la porte fut refermée sur lui. Je regardai ma cellule, suivi de la brute qui haletait et ne pouvait reprendre son souffle. Pourquoi devais-je être le témoin de pareilles scènes de sauvagerie ? J'étais envahi pendant de longues heures d'un sentiment étrange de rage, de faiblesse, de lâcheté !... et les jours se succédaient, monotones, glacials, cruels !

Je fus sorti une fois encore de ma cellule, un matin, après les corvées de propreté : « Komme ! » Je suivais le soldat, mais nous descendions dans le sous-sol, cette fois. Dans les ténèbres, je ne lâchais pas des yeux le faisceau lumineux de sa lampe de poche qui me montrait le chemin ; il ouvrit une porte, je restai un instant sur le seuil, aveuglé par la lumière intense, d'une grande salle déserte et enfumée. A travers les bancs et les tables encombrées de vaisselle, il me conduisit vers un fourneau où de l'eau bouillait : « Alles sauber machen », me dit-il, et il partit assuré que j'avais compris. Une cinquantaine de couverts étaient restés d'un repas de la veille fait par nos gardiens. Sans perdre une seconde, je fis le tour des tables et me délectai des restes des assiettes, me bourrant des croûtes de pain laissées par les Allemands. Ce fut la seule fois que je mangeai jusqu'à satiété dans cette prison, et grand Dieu, même froid, que tout était bon !

Guerre et littérature

à A. PETIT, de Reims

Dans ce journal nous avons souvent écrit sur la guerre de 1939-1945, inoubliable. Au point que d'aucuns peuvent légitimement penser que c'est assez. Soit. Quitte à passer pour un affreux rétro, ou un provocateur, je remonterai donc le temps bien au-delà et je vous conterai, par le biais de la correspondance Gustave Flaubert et George Sand, récemment parue aux Editions Flammarion, la guerre de... 1870.

Cette correspondance qui couvre la période 1866-1876 inclut deux événements majeurs de notre histoire nationale, la guerre franco-allemande de 1870 et sa suite politique, la Commune de Paris. Dans les limites de cet article, j'évoquerai seulement le premier des deux, car ses ressemblances militaires, politiques, morales avec le conflit de 1939-40 sont en quelque part évidentes... La lecture de cette partie de l'ouvrage est éclatante pour qui a connu les débuts du deuxième conflit mondial en Europe. La brièveté de la campagne, son dénouement, la défaite suivie de l'armistice, etc... favorisent, pour limité qu'il soit, un rapprochement entre ces deux guerres.

La guerre de 1870 fut avant tout une guerre civile européenne. Son déclenchement nous apparaît, à distance, totalement absurde. La menace prussienne qui la génère n'était en rien comparable à celle qu'a représentée le nazisme de 1933 à 1939. Craignant de se retrouver stratégiquement prise entre deux feux et redoutant d'avoir à passer sous les fourches caudines de la Prusse si un Hohenzollern était placé sur le trône d'Espagne, la France, en dépit de la médiation anglaise, déclara la guerre à l'Allemagne le 9 juillet 1870. « Le véritable auteur d'une guerre n'est pas celui qui la déclare, mais celui qui la rend nécessaire » disait Montesquieu. Quelles étaient les visées réelles de la Prusse d'alors et justifiaient-elles une guerre préventive ?

Quoiqu'il en soit, quelques jours avant, le 14 juillet exactement, sur les boulevards de Paris la foule criait : « A Berlin ! »

Le 22 juillet, de Croisset, en Normandie (où, plus tard, un 6 juin 1944...), Flaubert écrit à George Sand :

«...je suis écorché, navré par la bêtise de mes compatriotes. L'irréparable barbarie de l'humanité m'emplit d'une tristesse noire. Cet enthousiasme, qui n'a pour mobile aucune idée, me donne envie de crever pour ne plus le voir (...). L'effroyable boucherie qui se prépare n'a pas même un prétexte. C'est l'envie de se battre, pour se battre... Vous avez vu qu'un monsieur (le comte Kératry - J.T.) a proposé à la Chambre le pillage du duché de Bade ! Ah, que ne puis-je vivre chez les Bédouins !... » D'entrée de jeu, l'écrivain révèle expressément son aversion pour les masses manipulées, ignorantes de ce qui les attend. Son pacifisme, son humanisme, son universalisme vont se donner libre cours au long de ce début de la guerre, espérant contre toute évidence.

Son correspondant, la bonne dame de Nohant, partage son sentiment. Elle lui répond le 26 juillet :

«...je trouve cette guerre infâme, cette Marseillaise autorisée (à l'Opéra) un sacrilège. Les hommes sont des brutes féroces et vaniteuses... »

Les jours se succédaient... Nous souffrions du froid, de plus en plus rigoureux, encapuchonnée dans la couverture, je restais le jour assis sur la planche de la tinette, mais marchant, sautant souvent, pour résister à l'engourdissement. Je percevais le bruit que Louis faisait lui aussi dans ses exercices et je frappais au mur... il me répondait aussitôt. Que de kilomètres avons-nous fait ainsi durant ces jours dans nos cellules de cette prison, tandis que la nuit venue, épuisés, claquant des dents, on essayait, en vain, de s'endormir ; il fallait encore marcher, sauter, vaincre la fatigue, le froid !... Les heures passaient lentement ; sans montre, il est impossible au reclus de réaliser la marche du temps...

24 décembre 1941 — Cette veille de Noël nous fût, dès le matin, annoncée par nos gardiens avec de larges sourires. Nous ne partagions pas leur joie, mais ils nous firent comprendre que pour nous aussi ce serait Noël et que nous aurions droit à la soupe ! Cette distribution supplémentaire nous fut faite devant un « Offizier » qui nous annonça un régime de faveur pour la journée !

Contrairement à l'habitude, ce soir-là, la lampe-témoin au-dessus de la porte était restée allumée et je vis que l'on me déposait du feu dans un bac en ciment qui se trouvait au bas du mur côté couloir et qui m'avait intrigué sur son utilité. Deux briquettes incandescentes y avaient été déposées, mais les deux morceaux de tourbe ne donnaient que peu de chaleur. Ma porte s'ouvrit et, étonné, je regardais arriver dans ma cellule Louis et un autre P.G. français, accompagnés d'un allemand qui me dit : « Pour cette nuit de Noël, vous serez trois par cellule ».

Heureux de se retrouver réunis, nous fîmes connaissance du « nouveau » ; assis, les couvertures sur le dos, nous analysions notre situation, lorsque la porte s'ouvrit encore et deux camarades français, toujours accompagnés du sous-off allemand, qui nous dit : « Approchez les gars ! » et chacun de nous reçut : deux cigarettes, quelques allumettes, notre pain quotidien et un morceau de pain-d'épices (polonais, soi-disant), deux pommes de terre cuites à l'eau ! Nous étions dans une euphorie fraternelle qui ne peut s'exprimer. En mangeant nos pommes de terre, nous bavardions gaiement.

B. ADAM.

A suivre

Identité de vue qui se développe au fil d'un échange épistolaire remarquable par ce qu'il révèle des mentalités de nos deux gendarmes, confrontés à un événement social aussi considérable que la guerre ; correspondance privée, certes, car il est évident que de tels propos, même d'opinion, ne pouvaient être publiés.

Flaubert ne s'y trompe pas qui écrit le 3 août :

«...voilà donc l'homme naturel ! Faites des théories maintenant ! Vantez le progrès, les lumières et le bon sens des Masses, et la douceur du peuple français. Je vous assure qu'ici on se ferait assommer si on s'avisa de prêcher la paix... » Il a ce cri :

«...Ah, lettrés que nous sommes ! l'humanité est loin de notre idéal. Et notre immense erreur, notre erreur funeste, c'est la croire pareille à nous et de vouloir la traiter en conséquence ».

Et G. Sand de renchérir :

« Quelle leçon reçoivent les peuples qui veulent des maîtres absolus ! France et Prusse s'égorgeant pour des questions qu'elles ne comprennent pas... On ne voit que de pauvres paysans pleurant leurs enfants qui partent. La mobile nous amène ceux qui nous restaient, et comme on les traite pour commencer ! Quel désordre, quel désarroi dans cette administration militaire qui absorbait tout et devait tout avaler ! Cette horrible expérience va-t-elle enfin prouver au monde que la guerre doit être supprimée ou que la civilisation du périr ? »

La réalité des choses : le monde paysan prioritairement décimé, comme dans les guerres futures — l'administration militaire mise en cause pour son impréparation et son désordre, la civilisation prévenue de son anéantissement si... Tout y est. Le jugement de l'écrivain est sans appel et témoigne d'une lucidité et d'une intelligence remarquables. Le siècle écoulé depuis l'a amplement confirmé.

Les opérations militaires suivent leur cours, les premières batailles sont perdues en Alsace et en Lorraine. Flaubert se livre à une véritable contestation de la société établie, de son mode de fonctionnement, incrimine le suffrage universel, « Dieu nouveau que je trouve aussi bête que l'ancien », qu'il rend responsable d'un malheur de la patrie... alors que Sand, au contraire, dans un article publié dans « Le Temps » du 5 septembre, sous le titre « Lettre à un ami » écrit :

« La France, toujours en tête de l'action, possédant une armée que les Teutons ne lui arracheront pas, et qui est l'engin suprême des batailles de la volonté et du suffrage universel. J'ai entendu beaucoup maudire ces derniers temps, même par des hommes sérieux, cette arme redoutable qui est tant de fois retournée dans nos mains pour nous blesser. Mais il en est ainsi de toutes les armes dont on ne sait pas se servir ».

Inévitable interrogation de conscience sur les causes qui conduisent à la guerre, accusation simpliste et facile chez l'un, défense lucide et illustration un peu utopique chez l'autre, deux branches de la pensée que l'on retrouvera identiques, au lendemain de l'armistice de juin 1940, quand on incriminera pêle-mêle, au détriment des vraies responsabilités, les conquêtes sociales de 1936, la liberté, le progrès social et... les livres de Gide ! L'absurde est de tous les temps.

Le 1^{er} septembre 1870, Bazaine capitule à Sedan tout le matériel de guerre et 100.000 prisonniers sont livrés à l'Allemagne. Napoléon III qui accompagnait cette armée de l'Est « remet son épée au vainqueur et est transporté en Allemagne » (Quel lecteur érudit du Lien me dira le nom du « Sigmaringen » où l'empereur fut détenu et combien de temps ?). La route de Paris est ouverte, Paris où, dès le 4 septembre, la République est

proclamée et les Prussiens attendus de pied ferme! La France ne devant plus céder « une pierre de ses forteresses, un pouce de son territoire ».

A partir de cet instant, Flaubert est complètement retourné. Fini le pacifisme, oubliée l'horreur de la guerre, l'ajournée la fraternité universelle. L'ennemi est dans la place, la résistance s'impose :

«...les Prussiens veulent détruire Paris, c'est leur rêve. Notre seul espoir raisonnable est dans la chimie. Qui sait? On a peut-être trouvé des moyens de défense nouveaux? » (Allusion aux travaux scientifiques de Berthelot sur la dynamite, etc).

Hélas! les Allemands investissent la capitale le 18 septembre. Ou'à cela ne tienne. « Nous sommes décidés ici (à Croisset) à marcher sur Paris, si les compagnons d'Hegel en font le siège », écrit-il. Une si soudaine résolution locale n'empêche pas la situation de se détériorer de jour en jour. L'ennemi opère tous azimuts autour de la capitale. Le 8 décembre 1870, le gouvernement se transporte à Bordeaux, déjà, et le 18 janvier 1871, le roi de Prusse est proclamé empereur d'Allemagne à Versailles! L'armistice général est conclu le 28 et la paix ratifiée le 1^{er} mars : « L'Alsace et une partie de la Lorraine sont cédées à l'Allemagne, la France paiera 5 milliards d'indemnité et les Prussiens feront une entrée triomphale dans Paris ».

Flaubert écrit à G. Sand : « C'est fini, la honte est faite! Et notez qu'on ne va plus penser qu'à cela, à se venger de l'Allemagne ».

Cette guerre l'a brisé et abattu. Sa déception est grande : «...Personne n'a été plus désespéré que moi. Pourquoi cela?... J'avais des illusions! Quelle barbarie! Quelle reculade! J'en veux à mes contemporains de m'avoir donné les sentiments d'une brute du XII^e siècle! Le fiel m'étouffe! Ces officiers (sa maison du Croisset est occupée) qui cassent des glaces en gants blancs, qui savent le sanscrit et qui se ruent sur le champagne, qui vous volent votre montre et vous envoient ensuite leur carte de visite, cette guerre pour l'argent, ces civilités sauvages me font plus d'horreur que les cannibales... »

G. Sand lui répond :

«...Nous avons tous souffert par l'esprit plus qu'en aucun autre temps de notre vie et nous souffrirons toujours de cette blessure. Il est certain que l'instinct sauvage tend à prendre le dessus... »

Leur correspondance va désormais traduire un déchirement accru face aux événements de la Commune de Paris qui prolonge la défaite militaire...

Cette vie en coupe de la guerre de 1870 ne doit rien à la rigueur de l'historien, ni à l'analyse du politologue, rien non plus au stratège militaire.

Si, à lire cette correspondance Flaubert-Sand, un certain rapprochement peut être fait entre 1870 et 1940, une différence essentielle distingue ces deux conflits : leur finalité.

Les nazis étaient autrement dangereux que les Prussiens et l'enjeu du combat — la liberté de l'Europe — impliquait la nécessité de vaincre militairement, et politiquement, un ennemi d'un genre nouveau, une idéologie totalitaire! L'armistice de juin 1940 augurait mal de la suite. Dans sa cruauté même, il reste l'entr'acte qui allait permettre la prise de conscience de l'enjeu final. Les notions traditionnelles de « pacifisme » et de « bellicisme » héritées du XIX^e siècle, telles que Flaubert et Sand les concevaient, étaient largement dépassées, les prises de conscience étant commandées par d'autres analyses et d'autres valeurs. Les idéologies totalitaires du XX^e siècle soumettent bien cruellement les peuples que les « maîtres absolus » dont parle George Sand par référence au roi de Prusse ou à Napoléon III.

J. TERRABELLA - V.B.

TRANSACTIONS
IMMOBILIERES ET COMMERCIALES
ASSURANCES CREDIT

AGENCE IMMOBILIERE
BASTIAISE

CABINET Pierre MARTELLI

41, Boulevard Paoli - 20200 BASTIA

Téléphone : 31-38-02

SE TIENT A VOTRE DISPOSITION :

Pour achats et ventes d'appartements - Terrains
à bâtir - Villas - Propriétés agricoles - Prêts
immobiliers - Locations, etc...



Quelques brèves nouvelles.

Une carte de Marmande de nos amis ROBERT en promenade (intéressée) puisque pour soins de leur santé. Un grand merci et bonne forme à tous les deux.

Une autre carte de nos amis DROUOT, en vacances à Concarneau. Cette sortie est à noter car notre ami Maurice a fait un « pénible » sacrifice pour s'arracher à son jardin! Mais ce n'est par Yolande qui s'en plaindra. Un grand merci à tous les deux.

Enfin une lettre de nos amis BRESSON, en meilleure forme tous les deux, par rapport à l'an dernier... Nous nous en réjouissons. Ils ont eu la visite de la fille à HERBERT, laquelle garde le contact avec les copains de son père, cela nous touche profondément. Et puis, quelques jours plus tard, une carte a suivi, comportant en outre les signatures de nos amis Fernande et Jean FRUGIER en visite chez les BRESSON. Une très bonne journée pour eux quatre et merci de leurs pensées.

Je veux croire que vous avez bénéficié tous d'un très beau temps cet été, que vous avez évité les orages... que vous avez fait de belles promenades... et que vous êtes tous en bonne forme.

Voilà, mes bons amis, à une prochaine fois.

Maurice MARTIN.
Mle 369 Stalag IB puis XB.

Voyage cher (!)... familial et très instructif

Comme convenu nous avons, ma femme et moi-même effectué ce magnifique déplacement aux U.S.A et Canada, et ce pendant un mois durant.

Notre « cher » Carnet de change n'a même pas été ouvert. A New York nos deux grosses valises... qui contenaient un peu... de produits défendus n'ont pas été fouillées. Sur ce point, succès complet.

Que Minneapolis - Saint Paul est une ville magnifique sous un beau soleil ; en plus cette année nous avions le « rayonnement » de la petite Justine : 15 mois. J'ai eu un énorme succès auprès d'elle ; il n'y avait que le « Opa » qui comptait...

Dix jours au Canada à Winnipeg, dans le Manitoba (800 kilomètres au nord de Minneapolis)... parcourus à 90 km/h, avec la R9 « Alliance » qui est très cotée aux U.S.A. Heureuse constatation.

A côté de Winnipeg il existe une petite ville française qui s'appelle Saint-Boniface. Imposant bâtiment qui porte en grosses lettres sur sa façade « Hôtel de Ville ». Les panneaux interdisant le passage sur une voie principale portent la mention habituelle : « Stop »... avec au-dessus « Arrêt ». Le Centre Culturel franco-manitobain se trouve à côté ; ruines de l'ancienne cathédrale détruite par le feu en 1968, église moderne construite à proximité. Beaucoup de restaurants français. A la « Vieille Gare », le « Kir » a été suivi d'un excellent menu arrosé d'une bonne bouteille de Macon. Coût total : 120 dollars! Il est vrai que nous avons été servis par le patron dans un cadre majestueux.

En ce qui concerne la télé il existe une chaîne entièrement française.

Au Cercle j'ai retrouvé un ancien combattant qui a participé au débarquement. Il s'en est bien tiré. Beaucoup de ses camarades sont tombés à Dieppe. Deux ont participé à la triste expédition de Arnhem ; l'un a été fait prisonnier et l'autre à pu regagner les lignes alliées.

A Winnipeg, je logeais à proximité d'un petit parc qui longeait la Red River (la Rivière Rouge). Une stèle en marbre rappelle la participation canadienne aux deux guerres mondiales. Dans un des plus grands magasins de la ville « Eaton's », au troisième étage, à côté de la statue du fondateur figurent à sa gauche la liste des habitants de la ville morts pour la France au cours de la première guerre mondiale et à droite, ceux de la seconde. Nombre à peu près identique : 6 colonnes de 60 noms. Il y a eu beaucoup de VIMY de 1940 à 1945.

Le samedi avant mon départ une grande manifestation des Anciens Combattants a eu lieu devant la stèle ; j'étais malheureusement absent ce jour-là. Le lendemain j'ai vu une douzaine de couronnes déposées au pied de la stèle. Dommage...

La « Liberté » du vendredi 2 septembre, éditée à Saint-Boniface — entièrement en français —. En première page (le journal en comporte 18) au cours d'un match de football, on note, en-dessous de la photo : « 129 Verges au sol... » Choquant ! (anciennes mesures ?...)

Plusieurs pages sont consacrées au fameux article 23... qui a pour but d'assurer les services du

français dans les administrations ; le titre indique « Ce n'est pas avec l'article 23 que les services en français dans les municipalités ont été inventés »... dans plusieurs villes cela existe déjà. On sent l'amour pour la France.

Hélas! en page 15, surprise de taille : « La fermeture du consulat de France laisse un vide ». « Ça ne pouvait pas tomber plus mal » affirme le dernier Consul de France M. Louis Vanini. La raison de la fermeture est simple explique M. Vanini : « Le gouvernement français veut comprimer ses dépenses publiques ». Sur le journal on indique que 8 consulats ont été fermés dans le monde! Quelle tristesse...

M. Vanini à son départ a déclaré : « Je souhaite que les démarches autour de l'article 23 aboutissent, pour que les vieux rêves des franco-manitobains se réalisent : mettre le français à sa juste place ».

Effectivement en passant en voiture devant le Consulat, ma belle fille a déclaré : « On dirait que le Consulat est fermé ». Ce Consulat existait depuis 1902.

Longue visite à la Bibliothèque Française. Précieuse découverte, très beau livre « Derrière les barbelés des nazis ou souvenirs d'un séminariste canadien 1940-1944 » de Florent Labonte.

Etudiant en théologie dans la congrégation de la fraternité sacerdotale en France, il demeurait au Château de Benais, à 40 km de Tours ; il a vécu la débâcle : le 5 août 1940 avec ses camarades ils ont été conduits à la caserne de Tours. Avec l'accord de l'éditeur je cite quelques lignes de son début : «...en guise de dessert, un jeune homme de 17 ans, interprète de l'officier allemand, nous dit d'une voix dédaigneuse : « Messieurs vous êtes tous prisonniers. Toute tentative d'évasion sera punie de la peine de mort ; votre crime c'est d'être sujets britanniques ; il se retire en disant victorieusement : Roosevelt, Chamberlain, kaputt! »...

Il connaît pendant trois mois le camp de concentration de Montreuil à une dizaine de kilomètres de Saumur... vie de forçats!

Longs mois dans la caserne de Saint-Denis. Son jugement, certainement juste, est dur pour les Anglais : « Ce sont Messieurs les Anglais se drapant dans leur égoïsme fiéffé, se considérant les maîtres de la situation, croyant que tout leur appartient, voulant être servis par tous et ne donnant aux autres, ne rendant service aux autres, que quand leurs petits intérêts personnels peuvent en retirer quelque chose »...

Drancy... et puis retour à Saint-Denis.

Le 26 octobre 1941 à la Basilique de Saint-Denis, il est ordonné prêtre : « Ainsi je suis prêtre... ordonné pendant que je suis prisonnier, sous l'œil vigilant des sentinelles, mais bien loin des miens ».

En débarquant à Dieppe les canadiens ont interdit la libération des canadiens français : « Vous libérer! », nous disent les allemands, « Vous êtes les bandits de l'armée britannique »... par représailles on nous prive de colis et de visites pendant quelque temps ».

Libération le 26 août 1944... mouvementée, car ils se trouvaient sur la route de la « débâcle » des allemands. Les S.S. ont lutté jusqu'au bout.

Durant ces quatre années Labonte a fait de nombreux croquis : Camp de Montreuil, baraque III, vue générale du camp, portrait du terrible commandant du camp. Je vais essayer de me mettre en rapport avec lui.

J'ai un immense plaisir en écrivant ces lignes, l'amitié rencontrée dans les familles visitées (nombreux parents de ma belle-fille) est réconfortant. En effet nous avons vécu le jour de l'An Juif (Fête du Rosh Hashana) ; je n'insiste pas... Dans la famille l'épouse parlait très bien le français, le mari est professeur de math. Quelles belles et confortables maisons.

Avec un autre cousin, il est avocat, nous sommes allés à 7, dans sa Cadillac, au restaurant italien... sa petite voiture était la « grosse » Mercedes diesel!... Même au Canada notre franc ne pèse pas lourd. Pour mille francs français nous avons eu 145 dollars?... A titre d'exemple la note du repas à « La Vieille Gare » s'est montée à 120 dollars.

Le portefeuille vide nous avons — avec joie tout de même — retrouvé nos pénates.

Hivernage tranquille, économies donc, pour préparer de nouvelles sorties en 84...

Paul DUCLOUX.
24 593 XB.

L'Amicale de Schramberg en deuil

Notre ami Jean Seray, 1, route de Nanteuil, 77730 Mery-sur-Marne, nous apprend par téléphone, le décès de notre camarade Abel MEDARD, 23, rue Saint-Victor à Epernay, survenu le 11 octobre 1983 à la suite d'une opération chirurgicale.

Abel MEDARD, ancien Directeur de la Maison du Champagne à Epernay était à la retraite depuis quelques années. Fervent amicaliste, il était un solide pilier de l'Amicale des Anciens de Schramberg dont notre ami Roger HADJADJ est le dévoué secrétaire depuis la fondation de ce groupement. Malgré les devoirs de sa charge, jamais notre ami Abel n'a manqué une réunion de son amicale, où, au milieu de ses chers compagnons de Schramberg il montrait une joie de vivre où ses qualités d'esprit et de cœur pouvaient largement s'épanouir. Au cours de nos rencontres il aimait me dire combien il appréciait l'esprit amicaliste et surtout notre Lien qu'il estimait indispensable à la vie de l'Amicale.

Son départ définitif pour un monde dit meilleur va créer un grand vide dans notre amitié. Mais son nom ne sera pas oublié. Nous reverrons toujours son visage souriant, nous entendrons toujours ses bonnes paroles d'amitié et nous nous sentirons toujours plus forts pour continuer l'œuvre d'amitié à laquelle notre ami Abel s'était fidèlement attaché. Le souvenir prolonge la présence.

Ses obsèques ont été célébrées le 14 octobre à Epernay devant une nombreuse assistance. Le service funèbre auquel assistait la Fanfare des Vignerons de Champagne a été concélébré par un cardinal, ami de la famille et trois abbés.

L'Amicale nationale était représentée aux obsèques par nos amis Jean SERAY des Anciens de Schramberg et BOUCHER, d'Epernay, ancien du VB.

A Mme Abel MEDARD, à ses enfants, à toute sa famille, l'Amicale VB-XABC présente ses sincères condoléances.

H. PERRON.



BOITE AUX LETTRES

« FEUILLES D'AUTOMNE »

Septembre a permis à de nombreux camarades d'éviter la canicule et de profiter des derniers beaux jours ensoleillés, du calme des sous-bois dorés, de ce « Deuil de la nature » qui plaît à nos regards et convient à nos « vieux jours ».

Merci pour toutes ces fidèles pensées et si jolies cartes des « quatre coins de notre beau pays ».

Paulette et Roger REIN parcourent l'Alsace, se recueillent à Sainte-Odile, avant de faire étape à Wissembourg, ce charmant village frontalier si cher à Erckmann-Chatrion qu'ils décrivent si bien dans leur « Ami Fritz ». Puis ce sera Drusenheim sur les bords du Rhin — « souvenirs lointains de la drôle de guerre » — avant d'aller à La Bresse et ramener nos amis vosgiens Marie et Paul PIERRELL... pour un séjour à Dordives (trop court), nous n'aurons pas le plaisir de les embrasser.

Par un très beau temps, Ginette et Julien DUEZ retrouvent Rocamadour et ses souvenirs... sans parler des richesses culinaires de Souillac qu'en fins gourmets ils dégustent et apprécient... sans se soucier du foie !

A vous revoir tous, bientôt...

De Royat, Yvonne et Jules GRANIER font la cure, bienfaisante à notre ami Jules pour entretenir son dynamisme et son activité si utiles à notre Amicale VB-X ABC, et les aider à préparer déjà la prochaine rencontre en 1984, en pays cévenol... dont ils nous parleront bientôt.

A les revoir avec tant de plaisir.

De Barcarès : nos amis ANTOINE, de Brienne-le-Château, adressent leur amical bonjour aux anciens d'Ulm — et à l'Amicale — et toutes leurs amitiés à se partager.

NOS AMIS BELGES DANS LA PEINE

Notre camarade KEMPTNER, nous fait part du décès de Mme Marthe DUFOUR, épouse de notre camarade et ami Gilbert DUFOUR, survenu subitement le 27 août.

Marthe DUFOUR ne manquait jamais nos réunions franco-belges et par sa présence, sa gentillesse et son grand cœur, savait conquérir tous les amis et camarades de son mari.

Nous la pleurons du fond du cœur et renouvelons à son époux, à sa famille, dans la peine que nous partageons, nos sincères condoléances et toute notre sympathie attristée.

Gilbert DUFOUR, 18, rue des Déportés, Engie-Framerie (Belgique).

TAMINES, SEPTEMBRE 1983 :

Un beau geste du Souvenir

Une délégation belge d'anciens P. G. s'est rendue à Taminès en septembre. A sa tête, le Président Armand ISTA, représentant le Président d'Honneur ROLLAND retenu pour raison de santé ; à ses côtés Emile LEGRAIN, vice-président, pour déposer sur la tombe du regretté Jules MARCHAND, décédé fin août 1982, une plaque-souvenir, en présence de ses enfants Jean-Marie, Françoise et Claude.

Avec beaucoup d'émotion, Armand ISTA su rappeler combien Jules MARCHAND avait fait et contribué pour le développement de l'Amicale des V.

Par la pensée, nous partageons l'émotion ressentie au Souvenir de cet Ancien d'Ulm, si bon, si généreux et que nous pleurons toujours.

NOS PROCHAINES REUNIONS

Le premier jeudi du mois, dîner au Restaurant Opéra-Provence à partir de 19 heures :

— le jeudi 1^{er} décembre 1983 ;

— le jeudi 5 janvier 1984, etc.

Amicalement à tous.

Lucien VIALARD.
Ancien d'Ulm - VB.

OFFRE SPÉCIALE AUX LECTEURS
du « LIEN » et à LEURS FAMILLES

100 CARTES DE VISITE, en boîte plastique
(Maximum 3 lignes imprimées. Sans relief)

Prix franco : 60 F

100 cartes en plus pour : 30 F

Si possible, joindre une de vos anciennes cartes pour le modèle des caractères, nous emploierons les mêmes ou les plus approchants.

Toute commande doit être rédigée en lettres d'imprimerie pour éviter les erreurs.

Commande à adresser à :

Imprimerie J. ROMAIN
79110 CHEF-BOUTONNE

Toute commande doit être accompagnée de son chèque de règlement. Merci.

COURRIER DE L'AMICALE

Il y a eu des grèves dans un certain nombre de centres de tris postaux et les lettres se sont faites rares. Même Le Lien a été distribué avec retard et ce jour, le 19 octobre je n'ai pas encore reçu Le Lien de septembre ! Alors je pense, devant la pénurie du courrier qu'il doit y avoir dans quelques centres postaux des lettres qui y dorment paisiblement. Donc peu de courrier ce mois-ci... Peut-être aussi que nos amis, prévoyant les fêtes de fin d'année, se réservent-ils pour cette période. Cependant une lettre du 10 octobre venant de La Guiche où réside, quand il n'est pas en voyage, notre sympathique globe-trotter Paul DUCLOUX, nous est bien parvenue dans les délais les plus rapides. Notre ami Paul est de retour d'un voyage au Canada (vous trouverez dans ce journal un récit très intéressant sur le Canada par notre correspondant guichois) et nous adresse dès son arrivée au bercail ses premières impressions :

« Mon voyage U.S.A.-Canada s'est très bien passé... malgré une semaine où le thermomètre était bas : 4° seulement le matin à 9 heures au départ de Winnipeg.

« Quand je pars j'emporte avec moi le « virus » P. G. et au Canada, dans l'incroyable ville française de Saint-Boniface on sent l'amour profond et sincère pour notre pays.

« Je viens de recevoir mon premier rouleau de « Diapos »... réussite totale ; mon épouse et mon fils sous le panneau « Arrêt-Stop »... est incroyable !

« Tant mieux.

« Naturellement j'ai écrit quelques lignes pour Le Lien (merci pour le dernier) ; le jugement du canadien P. G. en France sur les anglais prouve bien que la « sympathie » n'est pas pour eux.

« J'ai failli ne pas partir. Le samedi soir, au verger, un morceau de grillage métallique, rouillé, a presque transpercé mon avant-bras gauche.

« Le dimanche matin, grosse boule vers la machoire gauche ! Je n'étais pas en règle au point de vue piqûre anti-tétanique ; je n'ai pu atteindre un docteur qu'à 18 heures (à 22 kilomètres) ; pour les remèdes j'ai dû m'adresser à la gendarmerie pour savoir quel était le pharmacien de garde pour l'arrondissement : (50 km aller-retour) ; à 21 heures j'étais à l'hôpital pour recevoir sérum et vaccin, je partais le lendemain à 6 heures pour prendre le T.G.V.... A midi tout était redevenu normal !

« Peu de temps à Paris car le Boeing 747 de la Pan Am partait peu après pour New York, Detroit et Minneapolis.

« Bien amicalement à tous et bonne santé ».

CARNET BLANC

Notre ami de LAROUSSILHE, ancien pharmacien du Waldho et Madame, nous ont fait part du mariage de leur fils Franck avec Mlle Sylvie FABRE.

La cérémonie a eu lieu le 17 septembre dernier à la cathédrale Saint-Maclou à Pontoise.

Le Président LANGEVIN et Mme, ainsi que notre camarade G. PIFFAULT et Mme étaient présents à ce mariage.

Ils ont présenté leurs félicitations et celles de l'Amicale aux heureux parents et aux jeunes époux. Tous nos vœux de bonheur et de félicité pour cette union.

MOTS CROISÉS

N° 391

par Robert VERBA

	1	2	3	4	5	6	7	8	9
1									
2									
3									
4									
5									
6									
7									
8									
9									

HORIZONTALEMENT :

1. - Userons progressivement le moral. — 2. - Prêterai l'oreille. — 3. - Vastes étendues. — Sur le calendrier. — 4. - Enchevêtre. — 5. - Posé, sûr. — 6. - Abat. - Se marrent (mais pas tous les jours en captivité). — 7. - Choisie. - Alternative. — 8. - Il parle comme un phonographe... — 9. - Possessif. - II.

VERTICALEMENT :

1. - Tiennent le coup ! - 2. - Oui en Provence. - Dégrossirai, usai. — 3. - ...est l'assistance des anciens P. G. à notre réunion annuelle. — 4. - Rétabli. - Un... allemand. — 5. - Osselet de l'écouteur humain. — 6. - Se débrouilla pour améliorer son ordinaire... — 7. - Prend de plus en plus de valeur. - Il n'en était pas question pour les prisonniers (d'autant plus qu'il est étêté !). - Article. — 8. - Nous a bien manquée en captivité. - Il ne fallait surtout pas le perdre. — 9. - Argile. - Celle de l'allemand nous a été pénible !

SOLUTION DES MOTS CROISÉS N° 390

HORIZONTALEMENT :

1. Pantalons. 2. Epaulerai. 3. Raie. Acté. 4. Sis. H.T. 5. Essentiel. 6. Céans. 7. Urie. Feue. 8. Tanguée. 9. Assises.

VERTICALEMENT :

1. Persécuta. 2. Apaiseras. 3. Naissains. 4. Tue. Enegi. 5. Al. Ans. Us. 6. Léa. Fée. 7. Orchidées. 8. Natte. 9. Sie. Lieux.

CARNET NOIR

Mme CHARDES et ses enfants, 123, Av. des Adages, 95220 Herblay, ont la douleur de nous faire part du décès de notre camarade Armand CHARDES, survenu le 10 septembre à Herblay.

Les obsèques de notre camarade, ancien de Schramberg, se sont déroulées à Nîmes.

A sa famille, à l'Amicale des Anciens de Schramberg, le Comité Directeur présente ses sincères condoléances.

Mme Léon ARNOULD, 10, rue du Faing des Aulnes, Saint-Amé, 88120 Vagney, a la douleur de nous faire part du décès de son mari, notre camarade Léon ARNOULD, survenu le 25 mai 1983.

A son épouse, à ses enfants et petits-enfants, le Comité Directeur de l'Amicale présente ses sincères condoléances.

Mme Fernand BONNEAU, 10, rue Prosper Journeaux, 79200 Parthenay, a la douleur de faire connaître le décès de son mari, notre camarade Fernand BONNEAU, survenu le 11 août 1983.

A son épouse, à sa famille, nous présentons nos sincères condoléances.

Mme Gaston BEAUVAIS, 10, rue du Belvédère, 78750 Mareil-Marly, et sa famille, ont la douleur de nous faire part du décès de Gaston BEAUVAIS, survenu le 23 août 1983, dans sa 77^e année, à Saint-Germain-en-Laye.

A son épouse, à sa famille, nous présentons nos sincères condoléances.

Notre ami Charles POTTIEZ de Bruxelles nous écrit :

« Il m'est un devoir bien pénible de vous annoncer que notre ami André TRICOT, Trésorier national de notre Amicale V ABC belge est décédé le 11 août 1983 après une longue et pénible maladie. Ses funérailles suivies de l'incinération ont eu lieu le mardi 16 août... »

A la famille de notre camarade belge, à l'Amicale Nationale Belge des Stalags V, le Comité Directeur de l'Amicale VB-X ABC présente ses sincères condoléances.

Mme Marc LAURENT, Les Horts, Route de Mirabeau, 26110 Nyons et ses enfants ont la grande douleur de nous faire part du décès de notre camarade Marc LAURENT survenu le 28 juillet 1983. C'était un amical liste de longue date, et son souvenir restera toujours parmi nous. A Mme Marc LAURENT, à ses enfants nous présentons nos sincères condoléances.

Notre camarade et ami Pierre VIVIER, Sainte-Marie-Outre-l'Eau, La Roque, 14330 Saint-Sever, a la douleur de nous faire connaître le décès de son épouse Gergette VIVIER, survenu à Vire, le 1^{er} octobre 1983, dans sa 72^e année. Les obsèques se sont déroulées le 6 octobre 1983. A leur ami Pierre, les anciens du Waldho adressent toute leur sympathie attristée et leurs sincères condoléances. Ils sont près de lui dans cette pénible épreuve. Le Comité Directeur de l'Amicale adresse à Pierre VIVIER et à sa famille ses sincères condoléances.

Nous apprenons le décès de notre camarade, ancien des X ABC, Albert DUBRULLE, 155, rue de Lanno, 59100 Roubaix, survenu le 21 septembre 1983.

A sa famille, le Comité Directeur de l'Amicale présente ses sincères condoléances.

A toutes ces familles dans la peine, le Comité Directeur les assure de toute sa fidèle sympathie.

GRANDS VINS D'ANJOU

Vins en fûts et en bouteilles

Anjou blanc sec
Coteaux de l'Aubance
Rosé de Loire
Cabernet d'Anjou

Anjou Gamay
Anjou Rouge
Méthode
Champenoise

Richou-Rousseau

Propriétaire - Viticulteur

MOZÈ-SUR-LOUET - 49190 ROCHEFORT

Tél. : 41-82-13 à Denée — Demandez les prix

BULLETIN D'ADHÉSION

Je soussigné, déclare vouloir adhérer à l'AMICALE NATIONALE DES ANCIENS PRISONNIERS DE GUERRE DES STALAGS VB - X ABC.

Nom :

Prénoms :

Adresse :

Date de naissance :

Immatriculé au Stalag sous le N°

Kommando

Fait à, le

Signature,

Ecrivez en caractères d'imprimerie et retournez ce bulletin à l'AMICALE NATIONALE DES ANCIENS PRISONNIERS DE GUERRE DES STALAGS VB - X ABC, 46, rue de Londres, 75008 Paris. N'oubliez pas de nous adresser le montant de votre adhésion, dont le minimum est fixé à 30 F par mandat ou versement à l'ordre du Compte Chèque Postal : Paris 4841-48 D..

N° de commission paritaire : 786 D 73

Dépôt légal 4^e trimestre 1983

Cotisation annuelle : 30 F donnant droit à l'abonnement annuel du journal.

Le Gérant : ROCHEREAU.

IMPRIMERIE J. ROMAIN - 79110 CHEF-BOUTONNE